

Autochtonie, culture et politique en perspective transdisciplinaire : quelles sources et quelles méthodes pour analyser des processus d'affirmation ethnique ? Quelques réflexions sur l'étude de l'identité chanka à Andahuaylas (Pérou)

MAUD YVINEC

UNIVERSITÉ PARIS 1 / MONDES AMÉRICAINS UMR 8168

maud.yvinec@univ-paris1.fr

Introduction

1. « *Somos los aguerridos guerreros chankas* » : telle est la devise du très populaire club de football d'Andahuaylas, ville moyenne des Andes péruviennes située dans la province du même nom dans le département d'Apurímac. La caserne militaire voisine du stade « Los Chankas » arbore sur ses murs l'inscription « *guerreros chankas* ». Sur la place d'armes de la municipalité, on lit « *Andahuaylas, tierra de los aguerridos chankas* », et sur la place du district voisin sont érigées de grandes statues de guerriers-pumas dédiées à « *la nación chanka* ». Le visiteur arrive en général à Andahuaylas par la compagnie de bus « Expreso los Chankas » et peut loger à l'« Hotel Imperio chanka », à moins qu'il ne préfère l'« Hostal real chanka » ou l'« Hotel presidencial chanka ». Pour se déplacer à l'intérieur de la ville, il peut emprunter une mototaxi de la « Empresa chanka » qui roule dans les rues aux plaques d'égout gravées « chanka ». S'il arrive en juin, mois où se célèbre l'anniversaire du « collègue emblématique » Juan Espinosa Medrano, grande institution locale, il verra sans doute défiler des chars en bois sur lesquels prennent place professeurs et élèves déguisés en guerriers chankas. À Andahuaylas, on entend parler le « quechua-chanka », on peut boire du « Chanka kola », se promener dans le « Parque de la identidad chanka », et il ne faut bien sûr pas manquer de visiter le nouveau Museo chanka. À Andahuaylas, rien ni personne – sauf José María Arguedas ! – n'occupe une place aussi importante que les Chankas.

2. Les Chankas sont un peuple précolombien établi entre le début du XIII^e siècle et le milieu du XV^e dans une partie de ce qui constitue actuellement les régions d'Apurímac, Ayacucho et Huancavelica (Andes du sud du Pérou). On retient surtout d'eux qu'ils comptaient parmi les plus redoutables ennemis des Incas – bien qu'ils fussent vaincus par ces derniers. Pourquoi se dire chanka aujourd'hui à Andahuaylas ? Depuis quand cette identité s'affirme-t-elle ? Quels sont les acteurs qui l'ont forgée et quels sont ceux qui continuent de la revendiquer ? L'identité chanka est-elle l'expression d'un simple régionalisme vis-à-vis des « Incas » d'Abancay, ville rivale d'Andahuaylas dans le département d'Apurímac, voire des « Incas » de la bien plus célèbre Cusco, dans le département voisin, ou est-elle porteuse d'autres revendications ?
3. Depuis le développement du multiculturalisme dans les années 1990, on assiste à une « ré-indianisation » de l'Amérique (Robin Azevedo et Salazar-Soler, 2009). En effet, la reconnaissance des peuples autochtones, aux échelles nationales et internationale (Bellier, 2013), a souvent conduit à utiliser l'ethnicité comme stratégie politique pour l'obtention de certains droits. Au Pérou, il n'y a pas – contrairement à l'Équateur ou la Bolivie – de mouvement politique autochtone structuré, mais certains phénomènes d'affirmation ethnique voient tout de même régulièrement le jour. Après m'être récemment penchée sur des cas d'ethnogenèse dans des contextes de conflits socio-environnementaux (Hervé Huamani et Yvinec, 2021 ; Yvinec, 2024), j'étudie actuellement le cas plus vaste de la revalorisation ethno-culturelle chanka à Andahuaylas, qui est par ailleurs une région de très fortes mobilisations sociales de la population paysanne-autochtone.
4. L'analyse des discours ethno-identitaires et leur éventuelle dimension politique est au cœur, donc, de mes réflexions depuis plusieurs années. Or ce travail s'inscrit, de mon point de vue, dans une certaine continuité avec mes travaux de thèse qui traitaient des discours créoles sur les « Indiens » des Andes péruviennes au XIX^e siècle (Yvinec, 2021). En effet, si la période est différente, il s'agit toujours de représentations sociales des populations autochtones andines du Pérou : je me demande qui est identifié comme « Indien », « indigène » ou « autochtone », par quels acteurs sociaux, comment et pourquoi, dans un pays où la question de l'ethnicité est particulièrement complexe. Cependant, bon nombre de mes interlocuteurs et interlocutrices ont changé : alors que j'étais pour ma thèse en lien constant avec des historien-nes, je travaille aussi désormais avec des anthropologues ou

sociologues. Pour ma part, je continue de m'inscrire dans les études dites de « civilisation » ou « études culturelles ».

5. Quelle est donc la spécificité de cette approche ? Cet article vise à apporter quelques réflexions épistémologiques à partir d'un travail en cours qui se caractérise par sa transdisciplinarité : mon objet se construit à la croisée de plusieurs sciences sociales, il s'appuie sur un corpus résolument protéiforme qui nécessite des méthodes d'analyse diverses, et ce corpus et ces méthodes sont encore démultipliés si l'on puise dans les sources numériques.

1. Les liens entre ethnicité et politique dans le Pérou contemporain : un objet de recherche à la croisée de diverses disciplines

6. Les travaux sur l'ethnicité en sciences sociales se développent à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, d'abord dans les pays anglo-saxons. Sur cette question, les apports théoriques de l'anthropologue norvégien Fredrik Barth ont été fondamentaux. En effet, ce dernier a mis en lumière la subjectivité de l'ethnicité (Barth, 1969) : il a montré que les différences culturelles n'étaient pas objectives, mais seulement l'expression de ce que des acteurs considèrent comme pertinent pour différencier un groupe d'un autre. Autrement dit, les identités et catégorisations ethniques ne sont pas des données naturelles, essentielles ou immuables, mais sont fondées sur des critères construits, de l'extérieur ou de l'intérieur d'un groupe, et peuvent donc changer. L'approche « situationnelle » dynamique de Barth a ensuite été complétée par une approche « instrumentale » (Morin, 2006) qui permet de penser l'ethnicité comme outil stratégique pour revendiquer des droits territoriaux (l'accès aux ressources), politiques (la représentation dans les différentes instances de pouvoir) ou culturels (l'accès à l'éducation, l'utilisation de langues minoritaires).
7. En m'interrogeant sur les liens entre ethnicité et politique dans les Andes péruviennes, je rejoins donc ces questionnements. Lorsque j'avais travaillé sur la construction de l'identité yanawara (également dans la région d'Apurímac) et sur celle de l'identité k'ana (dans la région de Cusco), je m'étais demandée dans quelle mesure ces phénomènes d'ethnogenèse étaient des instruments politiques. En travaillant à présent sur les raisons

de la revendication identitaire chanka, je m'interroge également sur l'ethnicité en tant que construction sociale, même s'il ne s'agit pas d'un cas d'ethnogenèse aussi récent que les deux précédemment mentionnés. Penser l'ethnicité d'un point de vue constructiviste est d'autant plus évident pour les Andes péruviennes que les catégorisations utilisées par l'État pour désigner les populations rurales ont changé au cours du temps : la catégorie raciale coloniale d'« *indio* » disparaît officiellement à l'Indépendance, avant de réapparaître sous le terme de « *indígena* », puis de s'effacer complètement lorsque le président Juan Velasco Alvarado (chef d'État entre 1968 et 1975) instaure, avec la réforme agraire de 1969, la catégorie plus sociale de « *campesino* ». Face à ces définitions externes, l'autoidentification a également fluctué. Depuis le tournant multiculturel, les « paysans » andins ne se disent toujours pas individuellement « *indígena* » et encore moins « *indio* » – terme très péjoratif –, mais peuvent se reconnaître collectivement comme « *pueblo originario* » ou « *autóctono* » (Salazar-Soler, 2013). Étudier l'identité chanka, c'est donc, entre autres, se placer dans la perspective des études anthropologiques sur les « indianités contemporaines » (Marisol de la Cadena et Starn, 2010 ; Galinié et Molinié, 2006 ; Pajuelo Teves, 2015).

8. Si l'on considère la dimension potentiellement stratégique de l'identité, on ne peut manquer d'adopter également un positionnement sociologique – et il est d'ailleurs révélateur que dans un ouvrage sur les « ethnicités en construction » au Pérou (Cuenca, 2014), plusieurs auteurs et autrices soient sociologues. Interroger les liens éventuels entre l'identité chanka et la politique suppose en effet de se pencher sur la sociologie des acteurs (ceux qui cherchent à la promouvoir sont-ils des paysans, font-ils au contraire partie de l'élite urbaine d'Andahuaylas, ou sont-ils totalement extérieurs ? Quels sont leurs réseaux ?), sur la sociologie des mouvements sociaux (quelles sont les actions collectives menées ? Quelle est leur visibilité ?) ou la sociologie des partis politiques (comment se fondent de nouveaux partis « indigènes » ? Qui les constitue ? Comment se fait la participation de secteurs traditionnellement écartés ?). Sur ce point, certains travaux réalisés par des sociologues comme Anahí Durand offrent des pistes intéressantes pour comprendre la formation de partis locaux utilisant le référent autochtone dans des lieux spécifiques des Andes péruviennes (Durand Guerrero, 2005). Dans le cas chanka à Andahuaylas, il conviendra de s'attarder en particulier sur la création du parti Chanka Kallpa fondé dès

1992, suivi de Todas Las Sangres en 1994 puis de Llapanchik en 2002, avant que le référent ethnique ne semble diminuer en politique – mais sans disparaître totalement et sans perdre en présence dans l'espace public.

9. Si l'ethnicité peut être politisée (utilisée en tant que stratégie politique), il faut également interroger une certaine forme de « dépolitisation », entre autres, par le folklore, lequel émane souvent de politiques publiques. Dans le contexte péruvien où les mouvements « indiens » ne paraissent pas se consolider, on peut par ailleurs se demander s'il n'existerait pas une forme de politisation autochtone différente de celle retenue par les critères occidentaux. Ces questionnements concernent l'anthropologie politique comme la sociologie politique.
10. Enfin, l'étude de l'identité chanka nécessite l'adoption d'une perspective historique, au-delà de la simple contextualisation : dans la mesure où l'on parle de *construction* identitaire – avec toute « l'invention de traditions » (Hobsbawm et Ranger, 1983) que cela suppose – on interroge une évolution. Le choix d'un temps relativement long, des années 1970 à aujourd'hui, permet d'analyser les ruptures et les continuités, de l'époque de la réforme agraire à l'époque du conflit armé interne, puis du tournant multiculturel qui coïncide avec l'avènement du néolibéralisme à ses dernières conséquences actuelles. À Andahuaylas, la mobilisation sociale de la population paysanne-autochtone est forte, depuis la « *toma de tierras* » au début des années 1970, jusqu'aux manifestations de fin 2022 - début 2023 contre l'actuelle présidente Dina Boluarte à la suite de la destitution du président d'origine rurale Pedro Castillo, en passant par les grèves des producteurs de pomme de terre contre le prix trop bas de ce produit au début des années 2000. Les mouvements sociaux des populations rurales andines n'ont pas toujours été définis comme « indiens » à Andahuaylas, mais les acteurs peuvent rester les mêmes : ainsi, certains des leaders de la *toma de tierras* de 1974 qui à l'époque se revendiquaient « *campesinos* » ont porté des banderoles « *nación chanka* » dans les manifestations de 2022-2023. De façon générale, il convient de se pencher sur les filiations et les héritages, y compris antérieurs à ma période d'étude, notamment celui du courant indigéniste.
11. En somme, mon objet de recherche se situe à la croisée de diverses disciplines, entre l'anthropologie, la sociologie et l'histoire. Pour les cas de l'identité yanawara et k'ana, phénomènes d'ethnogenèse en contexte extrac-

tiviste, j'avais également eu recours à l'écologie politique. Pour le cas chanka, qui s'accompagne d'une forte revalorisation de la langue quechua, je m'appuie aussi sur des études de sociolinguistique (Ardito, Córdova, Mujica et Zavala, 2014). Tout cela oblige donc au décloisonnement disciplinaire, non seulement dans les concepts, mais aussi bien sûr dans les outils et les méthodes.

2. La constitution d'un corpus protéiforme et les façons de l'exploiter

12. Mon travail sur l'identité chanka puise dans des sources diverses, conjuguant la réalisation d'entretiens et d'observations avec la compilation de documents oraux ou écrits, y compris des œuvres artistiques, ce qui constitue un corpus protéiforme. L'exploitation de ce corpus suppose d'utiliser des méthodes de diverses disciplines : aussi bien la mise en place et l'analyse d'enquêtes de terrain issues des méthodes de l'anthropologie et de la sociologie que l'analyse critique de sources issue de la méthode historique.
13. Concernant les entretiens, j'ai en premier lieu interrogé des intellectuels locaux : des enseignants (notamment des instituteurs et institutrices), des journalistes de presse ou de radio locales, mais aussi quelques autres personnes comme un dentiste – fils de professeure – passionné par les traditions locales et promoteur d'un mouvement identitaire chanka sur internet. Tous ces acteurs sont impliqués à des degrés divers dans la valorisation de l'identité chanka, par exemple à travers la promotion du quechua chanka, la réinvention de fêtes (en particulier le *pukllay* ou carnaval local, mais aussi la nouvelle année andine) ou la mise en scènes d'événements historiques (en particulier le Taki Onqoy, mouvement de résistance autochtone des années 1560 contre l'invasion espagnole représenté chaque année au mois de novembre, et le Són dor Raymi qui représente chaque année au mois de juin dans le complexe archéologique de Són dor « l'épopée chanka » contre l'expansion inca au XV^e siècle). Ces entretiens ont déjà pu confirmer le rôle crucial des instituteurs ruraux (beaucoup sont issus de communautés paysannes et n'exercent pas forcément dans la ville d'Andahuaylas, mais dans les villages alentours) et plus largement des « intellectuels populaires » dans les processus de revalorisation culturelle autochtone, comme

l'avait noté Marisol de la Cadena dans son étude des créations culturelles « indigènes » à Cusco au XX^e siècle (De la Cadena, 2004). J'ai pu par ailleurs constater que la plupart de ces intellectuels nourrissaient leurs discours de leurs lectures de livres d'histoire sur le Pérou précolombien (notamment ceux de María Rostworowski) mais aussi de chroniques coloniales (Garcilaso de la Vega, Cieza de León...).

14. J'ai par ailleurs interrogé des leaders locaux dont l'activisme vise, d'une façon ou d'une autre, à une plus grande inclusion (politique, sociale et économique) des populations paysannes-autochtones : des membres de partis politiques locaux et des anciens maires ou conseillers municipaux, mais aussi des anciens leaders de la « *toma de tierras* », ainsi que des personnes ayant participé au récent mouvement de contestation contre Dina Boluarte dans la province d'Andahuaylas.
15. Il s'agit de comprendre sociologiquement les parcours de tous ces acteurs, en identifiant par exemple la spécificité des personnes ayant été formées à l'extérieur (de la province, du département ou dans quelques cas du pays), ou s'étant rendues à l'extérieur (certaines étant connectées avec des acteurs politiques ou culturels d'autres régions du Pérou ou d'autres pays), voire *venant* de l'extérieur (comme c'est le cas, notamment, de Mark Willems, un Belge ayant travaillé pendant plusieurs décennies à Andahuaylas dans divers projets sociaux et ayant participé à la fondation de plusieurs mouvements politiques locaux liés à l'identité chanka). Il s'agit également de mettre en évidence des réseaux. En effet, les liens sont nombreux dans la ville et dans la province d'Andahuaylas, mais aussi avec les provinces voisines, ce qui permet d'émettre des hypothèses sur certains transferts : l'une des personnes que j'avais interrogées dans le cadre de mon travail sur le phénomène d'ethnogenèse « *yanawara* » s'est avérée être en contact avec des personnes faisant la promotion de l'identité chanka. C'est ce que j'ai pu mettre au jour à travers plusieurs entretiens.
16. Ces entretiens doivent s'accompagner, dans la mesure du possible, d'une observation participante, au cœur de la méthode anthropologique et sociologique. Il peut s'agir de la participation aux fêtes – et aux préparations de fêtes – que je mentionnais plus haut, mais aussi d'autres manifestations culturelles et sociales, comme les matchs de foot – élément d'autant plus crucial qu'on m'a répété à de nombreuses reprises que la nouvelle appellation de l'équipe locale (le Club Cultural Santa Rosa a été rebaptisé

Club Deportivo Los Chankas en 2021) avait donné lieu à « un renouveau » de l'auto-identification chanka. Au-delà, il conviendrait également de réaliser une immersion plus générale dans la vie locale d'Andahuaylas pour mieux comprendre les dynamiques identitaires qui y sont à l'œuvre.

17. Les données de terrain sont par ailleurs complétées par un certain nombre de documents, notamment écrits, qui peuvent être analysés à l'aune de la méthode historique, c'est-à-dire l'examen critique externe et interne des sources – les biais éventuels dans leur compilation, les points de vue qu'elles contiennent, etc. Ainsi, les documents des organisations politiques, souvent gardés sous formes d'archives personnelles par les leaders de ces organisations, permettent d'analyser les tracts et les programmes de certains partis locaux pour identifier où et comment est apparue la question autochtone et plus particulièrement l'identité chanka. On peut y adjoindre d'autres textes, par exemple ceux de Mark Willems, le Belge que nous avons précédemment mentionné et qui a écrit un livre sur son parcours, ou encore ceux de Germán Junco Altamirano Zúñiga, leader social se revendiquant « chanka » et ayant publié plusieurs essais. Il pourrait également être intéressant de consulter, si elles existent, les archives des documents municipaux concernant les divers projets d'aménagements urbains dédiés aux Chankas (parcs, statues commémoratives...), ainsi que les documents concernant le musée Chanka.

18. Enfin, les textes artistiques ont également leur importance. Ainsi, la poésie, mais aussi les chansons, en espagnol et surtout en quechua, ont pu jouer un rôle dans la construction de l'identité chanka. Concernant la poésie, on pensera aux œuvres relativement récentes de Hugo Carrillo Caverio ou à celles de Vidal Ochoa Salazar ; pour la chanson, on pensera aux compositions de groupes de musique tels que La Alborada qui ont eu beaucoup de succès à la fin du XX^e siècle. D'autres types de textes méritent également une attention particulière, comme ceux de Rómulo Tello Valdivia, médecin et important intellectuel *andahuaylino* aujourd'hui décédé, qui a beaucoup œuvré à la mise en place de la grande fête chanka, le Són dor Raymi, et a participé à l'écriture du livret de l'œuvre en 1998. La bibliothèque municipale d'Andahuaylas possède aussi beaucoup d'autres textes peu connus d'écrivains locaux se référant aux Chankas, notamment de petits textes de fiction (je songe, par exemple, à *Olimpiadas 2042*, court roman d'anticipation imaginant l'organisation de futurs Jeux Olympiques par les différentes nations autochtones du Pérou – renommé « République du Tawantin-

suyu »). Un intellectuel et ancien maire d'Andahuaylas m'a par ailleurs ouvert les portes de sa bibliothèque personnelle qui contient un certain nombre d'écrits plus anciens, notamment des journaux locaux de l'ensemble du XX^e siècle, lesquels permettent d'estimer à partir de quand a surgi « lo chanka » avec plus de force.

19. Sur ce dernier point, il faut souligner que les médias locaux constituent des sources fort utiles pour étudier la construction du sentiment ethno-identitaire chanka. S'il est possible de puiser dans les journaux et les revues, les documents radiophoniques, surtout ceux de stations quechua-phones comme Radio Titanka, se révèlent fondamentaux, car la radio est le média le plus populaire dans la province d'Andahuaylas. Or il n'y a pas de fonds d'archives constitués de ces documents. Cependant certains sont en ligne. Se pose dès lors la question des sources numériques.

3. Les nouvelles technologies : perpétuelle extension du corpus et difficultés d'analyse

20. Si mon corpus pour l'étude du mouvement ethno-identitaire « chanka » était déjà disparate avec éléments cités précédemment, il se diversifie encore davantage avec le développement des nouvelles technologies. En même temps, il se complexifie aussi dans son analyse, eu égard aux nombreuses difficultés relatives à la production et à la manipulation des sources numériques.
21. Les nouvelles technologies facilitent les communications et rendent donc les contacts plus aisés, à l'heure où presque tout le monde, y compris dans les communautés paysannes-autochtones des Andes, a accès à des messageries du type Whatsapp et où certains collectifs – je citerai par exemple pour mon sujet les groupes « Nación chanka » ou « Andahuaylas chanka » – sont constitués et visibilisés grâce à des réseaux comme Facebook – encore le plus utilisé au Pérou. J'ai ainsi pu contacter de nombreuses personnes et parfois réaliser des entretiens grâce à ces nouveaux moyens de communication. Cependant, le principal apport des nouvelles technologies réside sans doute dans l'accès à de nouveaux documents : non seulement des documents numérisés existant au préalable, mais aussi des « sources nativement numériques », c'est-à-dire « issues directement du contexte numérique » (Paloque-Berges, 2016).

22. Parmi les premiers, il y en a relativement peu qui entrent dans mon corpus. Je mentionnerai néanmoins des textes journalistiques locaux du XX^e siècle évoquant les Chankas qui ont été numérisés par l'ancien maire et intellectuel *andahuaylino* Manuel Molina puis mis en ligne par ses soins sur son compte Facebook personnel. On pourrait également mentionner des conférences ou entretiens avec des leaders sociaux faisant appel à l'identité chanka enregistrés puis mis en ligne, par exemple par le « Movimiento cultural Apurímac ». Ces documents posent la question de leur sélection, et donc de leur représentativité, mais comme dans toute compilation, qu'elle soit numérique ou non.
23. Les « sources nativement numériques » sont plus spécifiques et plus complexes à analyser. Parmi celles-ci, les vidéos occupent un statut particulier. Certains événements, comme les fêtes (par exemple Sónдор ou le *pukllay*) ou différents types de manifestations sociales (par exemple, le récent anniversaire des 50 ans de la *toma de tierras* ou le défilé du collège Juan Espinosa Medrano) sont filmés, mis en ligne par diverses institutions ou personnes, puis partagés sur les réseaux sociaux. Ces vidéos ne sauraient se substituer à l'observation de visu des événements mentionnés, mais elles peuvent venir utilement compléter le corpus, car elles montrent quel est le discours produit *sur* l'événement, à travers le choix des images, le montage, etc. D'autres documents, visuels ou textuels, publiés en ligne, et souvent partagés sur les réseaux sociaux, peuvent également avoir de l'intérêt pour ma recherche : je songe, entre autres, à de courts textes « historiques » sur les Chankas, parfois accompagnés d'illustrations représentant ces « guerriers aguerris », mais aussi à de simples conversations sur les réseaux concernant la question ethno-identitaire.
24. L'analyse de tous ces documents se heurte à une série de difficultés. On notera en premier lieu les problèmes liés à l'autoritativité, c'est-à-dire à « l'autopublication » sans validation institutionnelle. Il est par ailleurs souvent complexe de retrouver l'auteur d'un document ou/et la personne qui l'a mis en ligne initialement, mais aussi d'en évaluer sa portée. Ainsi, se pencher sur la diffusion, tant en termes quantitatifs qu'en en termes qualitatifs, des « sources nativement numériques » serait fort utile pour mon propos (savoir par exemple combien de personnes et quels types de personnes partagent les vidéos des fêtes « chanka »), mais cela reste impossible à réaliser. Il faut également souligner l'instabilité des sources numériques : pouvant être supprimées, il arrive qu'elles aient un cycle de vie

court. À ce sujet, je pense à une campagne faite sur les réseaux sociaux pour inciter la population de toute la province d'Andahuaylas à se déclarer « chanka » lors du recensement de 2017 qui comportait pour la première fois une question sur l'autoidentification ethnique : beaucoup de gens m'en ont parlé, mais en 2024 je n'ai pas réussi à en retrouver les traces.

25. Enfin se posent des questions relatives à l'investigation numérique : d'une part, où s'arrêter ? et, d'autre part, quels sont biais (liés aux mots-clés, voire aux moteurs de recherche) de cette investigation ? Ces questions, pour l'instant non résolues, méritent en tout cas réflexion.

Conclusion

26. La spécificité de mon étude des mouvements ethno-identitaires dans le Pérou contemporain, illustrée ici à travers le cas des Chankas, réside donc dans son absence d'ancrage disciplinaire unique. La diversité des sources et des méthodes l'inscrit, comme nous l'avons vu, à la croisée de plusieurs sciences sociales. Cela va peut-être cependant même au-delà. En effet, l'inclusion d'œuvres littéraires et artistiques dans le corpus – dont quelques-unes ont par ailleurs la particularité d'être numériques – situe mon approche hors du seul cadre socio-anthropologique et historique des questionnements sur la construction d'une identité ethnique. Non seulement l'utilisation de ces sources est plutôt rare en sciences sociales, mais leur compréhension passe nécessairement par une analyse fine des textes ou des images. Par ailleurs, la connaissance de certaines œuvres de référence comme les chroniques coloniales, auxquelles seule une bonne maîtrise de la langue espagnole donne un accès direct, permet de mieux comprendre l'élaboration de bon nombre de discours identitaires actuels sur les peuples précolombiens. Dans la transdisciplinarité, dans la variété des objets étudiés, mais aussi dans des savoirs linguistiques et culturels spécifiques à un espace donné, résident sans doute quelques-unes des particularités mais aussi des richesses des – certainement mal nommées – études de « civilisation » dans lesquelles j'ancre mes recherches.

Bibliographie

ARDITO Wilfredo, CORDOVA Gavina, MUJICA Luis y ZAVALA Virginia, *Qichuasimirayku. Batallas por el Quechua*, Lima, PUCP, 2014.

BARTH Fredrik, *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Culture Difference*, Boston, Little Brown, 1969.

BELLIER Irène (dir.), *Peuples autochtones dans le monde, les enjeux de la reconnaissance*, Paris, L'Harmattan, 2013.

CUENCA Ricardo, *Etnicidades en construcción. Identidad y acción social en contextos de desigualdad*, Lima, IEP, 2014.

DE LA CADENA Marisol, *Indígenas mestizos; raza y cultura en el Cuzco*, Lima, IEP, 2004.

DE LA CADENA Marisol et STARN Orin (dir.), *Indigeneidades contemporáneas: cultura, política y globalización*, Lima, IFEA/IEP, 2010.

DURAND GUERRERO Anahí, « Revaloración étnica y representación política: los casos de INTI y MINCAP de Lircay, Huancavelica », in Iguíñiz Javier, Escobal Javier et Degregori Carlos Iván (ed.), *Perú: el problema agrario en debate*, Lima, SEPIA XI, p. 541-582.

GALINIER Jacques et MOLINIÉ Antoinette, *Les néo-indiens. Une religion du III^e millénaire*, Paris, Odile Jacob, 2006.

HERVÉ HUAMANI Bruno et YVINEC Maud, « Mutaciones territoriales y etnogénesis. La emergencia de la nación yanawara en el contexto del proyecto minero Las Bambas (Perú) », *Cahiers des Amériques latines*, n°98, 2021 [en ligne : <http://journals.openedition.org/cal/14240>].

HOBSBAWM Eric et RANGER Terence (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

MORIN Françoise, « L'autochtonie, forme d'ethnicité ou exemple d'ethnogenèse ? », *Parcours anthropologiques*, n° 6, 2006 [en ligne : <https://journals.openedition.org/pa/1903>].

M. YVINEC, « Autochtonie, culture et politique en perspective transdisciplinaire... »

PAJUELO TEVES Ramón, *Reinventando comunidades imaginadas. Movimientos indígenas, nación y procesos sociopolíticos en los países centroandinos*, Lima, IFEA/IEP, 2015.

PALOQUE-BERGES Camille, « Les sources nativement numériques pour les sciences humaines et sociales », *Histoire@Politique*, n° 30, 2016, p. 221-244 [en ligne : <https://shs.cairn.info/revue-histoire-politique-2016-3-page-221?lang=fr>]

ROBIN AZEVEDO Valérie et SALAZAR-SOLER Carmen (dir.), *El regreso de lo indígena. Retos, problemas y perspectivas*, Lima, IFEA/CBC, 2009.

YVINEC Maud, *Les Péruviens auparavant nommés indiens. Discours sur les populations autochtones des Andes dans le Pérou indépendant (1821-1879)*, Rennes, PUR, 2021.

_____, « “Espinar, cuna de la nación K’ana” y “Challhuahuacho, capital histórica de la nación Yanawara”: desterritorialización minera y reappropriación étnica del territorio en los Andes del sur peruano », *Crisol*, n°34, 2024 [en ligne : <https://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/698/780>].